

## LE BAPTÊME, SACREMENT DE L'INCORPORATION A L'ÉGLISE SELON SAINT PAUL

Le baptême dévoue et consacre le croyant au Christ Jésus, bien plus il l'établit dans une union vivante avec Lui. Mais il est aussi, et en un certain sens il est d'abord, le rite qui rattache au peuple de Dieu ceux qui répondent avec foi à l'appel divin. Les premiers chrétiens l'avaient saisi d'emblée, saint Paul devait le dire en des formules définitives. Il est vrai que son attention le porte plutôt vers l'Eglise dont l'Esprit du Seigneur est l'âme, ou bien vers le chrétien qui vit au sein de cette Eglise. Mais les quelques textes explicites concernant la vertu du baptême nous offrent des indications fort précieuses. La tradition ultérieure poussera plus avant et mettra en lumière l'importance et le rôle du caractère baptismal. Mais dès saint Paul, les orientations principales sont tracées : il suffira de poursuivre sa lancée. Nous voudrions nous efforcer de retrouver, à partir de ses formules, les états divers de son enseignement sur ce point. Après avoir rappelé les grands aspects complémentaires de son ecclésiologie, nous étudierons le baptême comme agrégation au peuple de Dieu et comme insertion dans le corps du Christ qui est l'Eglise.

### L'ÉGLISE PEUPLE DE DIEU ET CORPS DU CHRIST.

La première communauté chrétienne a pris conscience d'elle-même face au Judaïsme. Formée par ceux qui avaient répondu à l'appel de Jésus et constituée définitivement par

le don de l'Esprit de Pentecôte qui lui vient du Seigneur ressuscité, la communauté de Jérusalem cherche à se définir par rapport à Israël. Elle a conscience de continuer la véritable tradition du peuple de Dieu tout en la vivant désormais au niveau messianique : continuité et donc reprise des titres et privilèges de l'ancien Israël, et cependant dépassement et accomplissement en vertu du don de l'Esprit du Seigneur. C'est dans ces perspectives que Paul va se situer tout d'abord et elles commanderont toujours l'ensemble de sa doctrine sur l'Eglise. Il nous faut donc rappeler très rapidement les conceptions juives dont on était parti<sup>2</sup>.

1. Le judaïsme du premier siècle est un phénomène complexe où bien des tendances et bien des conceptions s'affrontent : il présente cependant de grands traits communs. Il constitue une communauté religieuse qui vit dans la conscience de son élection par Dieu et de la nécessité d'y correspondre. Deux grands noms, deux événements complémentaires illuminent le passé et déterminent le présent : l'élection d'Abraham et les promesses ; l'Alliance du Sinaï et la Loi donnée par Moïse.

L'élection du peuple se relie d'abord à la vocation d'Abraham. Dieu est le maître absolu de cet univers par droit de création : « Toute la terre est à moi ». Mais les hommes ont refusé de correspondre à son appel et le monde est dans le péché : les premiers chapitres de la Genèse décrivent cette prolifération du péché et cette révolte des nations impies ; ils brossent ainsi ce qui fut la toile de fond d'Israël. Car c'est au sein de ce monde que Dieu, qui est le tout-puissant, a choisi un homme dont il va faire un peuple qui lui soit consacré. Comme le Deutéronome devait le souligner, cette *élection* est un acte purement gratuit et miséricordieux. D'Abraham, le privé d'enfant, naîtra de façon miraculeuse, un fils et finalement un immense peuple. Il sera le peuple de Dieu, le peuple guidé, protégé, béni, par Lui. Et on s'acheminera ainsi vers un terme prestigieux où toutes les familles de la terre seront bénies en

fonction de lui (*Gen.*, 12, 1-3). Cette première promesse sera reprise de façon plus solennelle (*Gen.*, 15 et 17) et recevra même le nom d'Alliance. Dieu promet à la postérité d'Abraham la possession de la terre de Canaan qui constituera son *héritage*. Ainsi les descendants d'Abraham se savent-ils nés grâce à l'intervention particulière de Yahvé, et associés, en vertu de leur naissance même et du rite sacré de la *circoncision*, aux promesses : ils sont eux aussi les héritiers de Dieu. On conçoit donc l'importance de ces deux aspects pour le Judaïsme du premier siècle : la race d'Abraham et la circoncision séparent les Juifs de l'ensemble des nations, des Gentils, pour les consacrer à Dieu et leur ouvrir d'immenses espoirs messianiques.

Mais c'est avec les événements de l'Exode que le peuple issu d'Abraham va se constituer définitivement comme peuple de Dieu : tout commence avec une intervention puissante et miséricordieuse de Celui qui s'est révélé à Moïse comme étant Yahvé. Dieu a libéré son peuple de la servitude des nations. Il assume sa conduite et sa subsistance. Il le conduit à travers le désert jusqu'au Sinaï où va se conclure l'*Alliance*, cette sorte de contrat qui doit l'unir désormais, tel un père, à ce peuple hébreu. Dieu a l'initiative, il appelle, il donne, il entend donner beaucoup ; mais il attend une correspondance, une ouverture du peuple à ses dons et la *Loi* fixera ses commandements ; c'est à cette condition qu'Israël accédera, par grâce, à sa condition de peuple de Dieu : « Si vous écoutez ma voix et si vous gardez mon Alliance, je vous tiendrai pour miens parmi tous les peuples : car toute la terre est mon domaine. Je vous tiendrai pour un royaume de prêtres et une nation consacrée » (*Ex.*, 19, 5-6). Le peuple est appelé, parmi tous les autres, en vue d'un service sacerdotal qui implique aussi une particulière intimité avec le Saint. Mis à part et réservé, il sera *sanctifié* de par la sainteté de Dieu, rendu capable de s'approcher de lui et de le servir avec respect et amour. Israël, c'est le peuple rassemblé par Dieu, la « *convocation sainte* » en vue du culte de Yahvé.

On comprend dès lors comment le Tabernacle (et bientôt *le Temple*) deviendra le signe et le gage de l'Alliance, le lieu où le peuple rencontre son Dieu qui veut habiter avec lui (la tente de réunion). Israël est le peuple qui vit avec Dieu et il connaît ses heures privilégiées lorsqu'il se réunit au Temple pour rencontrer son Dieu et le servir. Israël est le peuple du culte, les israélites sont les prêtres et les lévites de l'Univers.

Tous ces thèmes étaient entretenus avec ferveur par le Judaïsme du premier siècle : L'Israël du désert offre un modèle vers lequel on s'efforce sans cesse. « Le peuple tout entier étroitement groupé autour du sanctuaire, dirigé en tous les moments de sa vie par Moïse, à la fois chef religieux et politique, reconnaissant dans les familles sacerdotales sa véritable aristocratie... uniquement occupé à la loi divine, constitue une communauté religieuse, le Qahal, l'*Ekklesia* : expressions de portée religieuse que reprend volontiers la littérature rabbinique pour désigner l'assemblée ou le peuple d'Israël »<sup>3</sup>.

Ces éléments sont importants et amènent un effort religieux digne de respect et d'estime. Ils sont cependant, trop souvent, faussés par certaines *déviations*. On a trop négligé le caractère gratuit de l'Élection et, partant, l'universalisme des promesses. Israël est trop sûr de ses mérites qui ont amené Dieu à le choisir, il est trop sûr des qualités des *grands ancêtres* qui ont forcé l'attention divine. On insistera dès lors sur l'importance de la descendance charnelle, négligeant, du même coup, le terme ultime de sa vocation qui était la bénédiction de « toutes les familles de la terre ». Les appels des grands prophètes ne furent guère entendus et les textes universalistes eux-mêmes furent incurvés dans un sens nationaliste<sup>4</sup>. Ce faisant, Israël court le risque de se nier comme peuple au service de Dieu et il ravale Yahvé aux dimensions d'un Dieu national. Mais il fallut le christianisme pour le mettre en pleine lumière.

2. Que la communauté chrétienne de Jérusalem et saint Paul, à sa suite, aient eu *conscience de continuer cette his-*

toire d'Israël et de constituer l'authentique peuple de Dieu c'est ce que démontre à l'évidence l'étude de leurs manières de parler. On transpose la plupart des titres : la communauté chrétienne est appelée Israël, peuple de Dieu, semence d'Abraham, c'est la *politeia* ou le *genos* qui s'oppose aux Nations<sup>5</sup>.

Toute l'histoire du salut est dominée par un grand dessein de salut, dessein divin annoncé aux patriarches, préparé tout au long de l'histoire d'Israël et qui obtient maintenant sa réalisation complète et définitive. En Jésus-Christ nous avons atteint le terme de cette histoire (*Rom.*, 10, 4). Dieu reste plus que jamais fidèle au mode de gouvernement qui convient à son absolue souveraineté et à sa paternelle miséricorde : il agit par choix, élection, appel libre et gratuit. Et tout cela en vue de constituer un peuple qui lui corresponde dans la sainteté et la charité. Aujourd'hui, plus que jamais, Dieu constitue son peuple : les Gentils eux-mêmes sont appelés par grâce, selon la promesse faite à Abraham ; ils sont invités à rejoindre les Juifs dans ce peuple qui existe en fonction du choix généreux de Dieu. Le peuple de Dieu comprend certes, tel un noyau, des Juifs qui ont adhéré au Christ : c'est, au fond, ce petit « Reste » dont parlaient les prophètes, l'Israël authentique aux yeux de Dieu ; mais de nombreux Gentils ont écouté l'appel et cru à la puissance miséricordieuse du Dieu vivant et unique : eux aussi font partie, de plein droit, du peuple de Dieu. Ils sont entés sur le vieux tronc d'Israël tandis que les Juifs, murés dans leurs conceptions et refusant de croire à ce plus grand amour divin, s'en retranchent volontairement (*Rom.*, 9-11 ; *Eph.*, 2, 11-22).

Mais ce peuple qui continue une longue histoire est aussi un *peuple nouveau*, l'Israël qui atteint sa maturité, l'Israël des temps messianiques. On pourra l'opposer à l'Israël ancien, car c'est maintenant le temps de la nouvelle Alliance annoncée par Jérémie (31, 31 ; *I Cor.*, 11, 25) qui, *l'emporte nettement sur l'ancienne économie*, par les dons qu'elle accueille (*II Cor.*, 3, 3-4, 6). L'Israël eschato-

logique se caractérise par l'abondance de l'Esprit, de la gloire, de la sainteté, de la sagesse accordés à tous au sein du peuple. C'est aussi l'Israël qui est une nouvelle création, retrouvant et dépassant l'harmonie et la plénitude originelles (*Gal* ; 6, 15-16 ; *Eph.*, 4, 23-24). Et dès lors, il faut y insister, les différences s'estompent et tous les hommes, quelles que soient leurs origines, se trouvent rassemblés et unis. Un nouveau peuple est né (*I Cor.*, 10, 32).

On comprend dès lors que Paul applique à ses communautés les anciens privilèges d'Israël, quitte à souligner comment ils se trouvent achevés et accomplis. C'est ainsi que les chrétiens, qu'ils soient Juifs ou Grecs, seront considérés comme de vrais *filis d'Abraham* : Paul soulignera que c'est par sa foi seule qu'Abraham fut déclaré juste et que ce n'est donc ni la descendance charnelle, ni la circoncision qui n'est qu'un signe, ni la Loi qui vint bien plus tard, qui justifient et introduisent dans le Peuple de Dieu. Il faut suivre seulement la trace d'Abraham en croyant, plus nettement que lui, en Jésus-Christ mort et ressuscité pour nous (*Rom.*, 4 et *Gal.*, 3-4). C'est par là que les chrétiens deviendront, avec Jésus, les *héritiers de Dieu*, les légataires du testament souscrit à l'ancien patriarche (*Gal.*, 3, 16-19 ; *Rom.*, 4, 13-19). Et cela implique que les chrétiens sont les fils de Dieu, en fonction de leur union à Jésus-Christ (*Gal.*, 3, 25-4, 6 ; *Rom.*, 8, 14-17 ; 6 ss).

De même reprenant les perspectives de l'Exode, si chères à ses contemporains, Paul montrera que les communautés chrétiennes, à l'exemple de celle de Jérusalem, sont des Eglises, c'est-à-dire non seulement des assemblées au sens grec du mot, mais des reprises et des dépassements de l'*Ekklesia du désert*, de la communauté des convoqués que Dieu a rassemblés pour les prendre avec lui et les introduire dans la grande liturgie céleste : de là le titre de saints que portent les chrétiens, de là l'insistance sur le culte spirituel (*Rom.*, 12, 1-3), de là la conception de l'Eglise comme cité sainte et comme *Temple de Dieu* (*I Cor.*, 3, 10-17 ; *Eph.*, 2, 20-22). Finalement c'est toute la masse

des croyants répandus de par le monde qui seront saisis comme ne formant qu'une seule Eglise.

3. Cependant, les cadres fournis par la tradition juive ne peuvent suffire à exprimer le tout de la réalité chrétienne : il faudra recourir à des images et à des formules nouvelles pour essayer d'exprimer d'autres aspects de l'expérience chrétienne. Les chrétiens ont reçu *le don de l'Esprit* et ce fait domine toute leur existence. Depuis le jour de Pentecôte sa présence agissante est perceptible dans l'Eglise, comme en témoignent les charismes : ceux qui appuient et confirment le travail apostolique, ceux qui, chez les fidèles, mènent à la charité, la paix, la joie, la connaissance et autres vertus (*Gal.*, 5, 22). Mais il y a plus : l'Esprit est la source d'un état permanent de sainteté et de charité, il est un don divin qui introduit définitivement ceux qui l'accueillent, dans le monde eschatologique. C'est lui qui amène concrètement le peuple de Dieu à son état de nouveauté et de perfection eschatologique ; c'est lui qui constitue, en ce sens, l'Eglise. C'est lui qui fait de l'Eglise un Temple de Dieu (*I Cor.*, 3, 16 ; 6, 19-20), c'est lui qui fait des chrétiens les fils de Dieu (*I Cor.*, 2, 10-14 ; *Rom.*, 8, 15 ; *Gal.*, 4, 4-6), c'est lui qui fait d'eux des sanctifiés (*I Cor.*, 6, 11).

Mais cet Esprit leur vient concrètement de Jésus ressuscité et qui a été dès lors, selon la promesse ancienne, « constitué Fils de Dieu en puissance selon l'Esprit de sanctification, par sa résurrection d'entre les morts » (*Rom.*, 1, 4). L'Esprit Saint est l'Esprit de Jésus (*Gal.*, 4, 6), le Christ est le seul qui puisse concrètement donner l'Esprit (*II Cor.*, 3, 17-18). Et c'est ainsi que les chrétiens se trouvent unis de façon réelle et mystérieuse à leur Seigneur : certes ils restent les disciples, les serviteurs, les compagnons, les imitateurs et les frères de Jésus ; mais cette union suppose un don qui vient de Jésus et les hisse à son niveau proprement céleste. C'est par l'Esprit de Jésus qu'ils vivent de sa vie et sont capables d'aller au Père (*Rom.*, 8, 14-17. 26-28 ; *I Cor.*, 2, 10 ss. ; *Eph.*, 2, 18). Jésus apparaît

comme le premier né d'une multitude de frères (*Rom.*, 8,29) que le Père atteint et connaît et aime en Lui (*Eph.*, 1, 4 ss). La conscience de cette union extraordinaire au Christ qui s'opère par l'Esprit et simultanément la découverte de l'union des chrétiens par la charité, dont l'Esprit est l'agent au sein de l'Eglise, devaient mener saint Paul vers des formules nouvelles. Il ne décrira pas seulement l'Eglise comme une assemblée ; il la présentera selon la tradition, comme une seule plantation vivant de par Dieu, comme l'Epousée unie au Christ ; il la décrira surtout comme le *corps du Christ*. Certes, ce n'est que lentement qu'il est arrivé à cette formule, et ce n'est pas la place de rappeler les étapes de cette élaboration. La conscience de l'union de chaque chrétien au Christ dans l'Esprit, la considération de l'Eucharistie où tous communient au même corps immolé du Seigneur et s'en trouvent davantage unis à Lui et entre eux (*I Cor.*, 10, 16-17), l'utilisation répétée de la comparaison hellénistique de l'unité des membres dans le même corps (*Rom.*, 12, 4-6 ; *I Cor.*, 12, 12-28), ont joué. Et saint Paul en est venu à considérer l'ensemble de la communauté comme un corps vivant en fonction du Christ, animé par son Esprit. Il devait finalement contempler l'Eglise comme le corps dont le Christ est la tête, comme le lieu où se communique la plénitude spirituelle qui Lui fut accordée finalement en vertu de sa glorieuse résurrection (*Col.*, 1, 18 ss ; 2, 9 ss ; *Eph.* 4, 12-16 ; 5, 23). Le Père « l'a donné au sommet de tout, pour tête à l'Eglise, qui est son corps, la plénitude même de celui qui remplit absolument tout » (*Eph.*, 1, 23-24). Et c'est ce corps qui actuellement se forme et se développe par l'action de ceux que le Seigneur a choisis pour être ses coopérateurs, les apôtres et prophètes, « organisant ainsi les saints pour l'œuvre du ministère en vue de l'édification du corps du Christ, jusqu'à ce que nous parvenions tous sensiblement... à l'état d'homme parfait, à la taille même qui convient à la plénitude du Christ » (*Eph.*, 4, 12-13). Le regard de Paul va sans cesse de l'Eglise qui se fait à l'Eglise achevée et radieuse, celle du dernier

jour, où tous les chrétiens rassemblés auront part à la grâce qui est dans le Christ-Jésus et formeront avec lui, comme un seul fils tout donné au Père (*Eph.*, 2, 18 ; *I Cor.*, 15, 28).

Nous avons donc été amenés à repérer les deux grandes lignes qui déterminent conjointement la théologie paulinienne de l'Eglise : la première, issue du Judaïsme a montré la continuité qui va du peuple de l'ancienne alliance à l'Eglise. Elle décrit la communauté chrétienne comme une assemblée d'élus au bénéfice desquels les promesses ont commencé à se réaliser et qui se trouve tout entière sous l'obédience du Christ-Jésus. La seconde ligne soulignant davantage la nouveauté chrétienne qui découle du don de l'Esprit de Jésus, met en vedette les aspects divers de l'extraordinaire unité qui relie les chrétiens au Christ et entre eux. Ces deux aspects sont complémentaires : tout comme le chrétien est à la fois avec le Christ et en Lui, ainsi l'Eglise est-elle à la fois l'assemblée des élus et le corps du Christ. Nous aurons à en tenir compte dans l'étude du baptême comme instrument d'agrégation à l'Eglise.

#### LE BAPTEME COMME AGRÉGATION AU PEUPLE DE DIEU.

1. Si telle est l'Eglise on conçoit l'importance ecclésiale des moyens qui vont permettre d'y être agrégés. Or c'est le baptême des croyants qui constitue depuis le premier jour le grand moyen d'initiation. S'il est un sacrement qui unit symboliquement et réellement au Christ mort et ressuscité, il est aussi, et du même coup, un geste qui unit les croyants au peuple de Dieu. Il aura une portée ecclésiale à laquelle on doit prêter toute son attention.

Dès les débuts les apôtres proclamèrent que le salut était offert par Dieu en Jésus mort et ressuscité et qu'il serait accordé à ceux qui regrettant leurs péchés « se feraient baptiser au nom de Jésus-Christ pour la rémission de leurs péchés ». Et le discours de Pierre continue : « vous recevrez alors le don du Saint Esprit. Car elle est pour vous la Promesse ainsi que pour vos enfants, et pour tous ceux qui sont au loin, en aussi grand nombre que les appellera le

Seigneur notre Dieu » (*Act.*, 2, 38-39). Il apparaît donc que tout dépend uniquement du choix divin, et non de la naissance charnelle en Israël. Le salut est offert à tous, et aussi à ceux qui sont loin, aux Gentils dont parlait un oracle en *Isaïe* 57, 19. Pour tous il y aura le don de l'Esprit et dès lors la participation à la Promesse. Le baptême au nom du Christ fait donc participer tous les hommes, selon le bon plaisir de Dieu, à l'accomplissement de la promesse faite à Abraham. Bien plus, l'auteur de la notice ajoute tout naturellement : « Ceux qui accueillirent sa parole furent baptisés et, ce jour là, trois mille personnes environ se joignirent à l'Eglise » (*Act.*, 2, 41). La foi au message évangélique et le baptême constituent donc la communauté des élus dont Jésus est le souverain. Car c'est lui qui constitue son Eglise : « Et chaque jour le Seigneur augmentait considérablement le nombre des sauvés » (*Act.*, 2, 47).

2. Il n'est pas étonnant dès lors que nous retrouvions une telle conception chez Paul. Nous partirons de sa présentation typologique des événements de l'Exode.

### *Le peuple de l'Exode.*

1. Nous avons vu combien le souvenir des événements de l'Exode dominait la vie religieuse juive : on constituait déjà la *Qahal* et on attendait son achèvement ; chaque juif fidèle était associé en quelque sorte aux événements anciens comme en témoignait la célébration liturgique annuelle de la Pâque. On comprend aisément que le christianisme qui s'est considéré comme le peuple de Dieu arrivé au début de sa phase définitive, ait repris et adapté ces vues. Il y avait là une riche matière offerte à la typologie chrétienne et on ne se fit pas faute de l'exploiter depuis les évangélistes jusqu'à l'auteur de l'Apocalypse.

Paul va lui aussi développer la typologie. Il en fixe même le principe de façon remarquable : « Cela leur advint « typiquement » (*tupikos*) et fut écrit pour notre instruction à nous en qui les termes des siècles sont atteints » (*I Cor.*, 10, 11). Les événements de l'Exode se relieut à ceux que

nous vivons actuellement ; ils constituaient une phase préparatoire qui se relie réellement à la phase présente et ultime qu'il nous est donné de vivre. Il y a dès lors continuité et développement ; ils sont l'image, la première ébauche de ce qui est en train de s'accomplir. Nous pouvons donc y déchiffrer le sens des événements eschatologiques et actuels.

Or le récit de l'Exode nous présente la naissance du peuple d'Israël ; on pourra aussi y lire une évocation des origines et de la formation de l'Eglise. Paul a ici un but bien délimité et il utilisera seulement certains traits d'une typologie qu'il pouvait pousser bien plus loin (I Cor., 5, 6-8). Il entend en effet avertir les chrétiens de Corinthe de ce qu'il ne suffit pas d'être entré dans l'Eglise par le baptême et d'y avoir reçu l'Eucharistie, il faut encore s'efforcer de correspondre personnellement à Dieu, jour après jour, parmi les nécessaires épreuves de la route. Mais c'est donc un fait, qui seul ici nous intéresse, qu'il présente le baptême comme le rite initiateur du peuple de Dieu.

Je ne veux pas vous le laisser ignorer, frères. Nos pères ont tous été sous la nuée, tous ils ont marché à travers la mer, tous ils se sont baptisés en Moïse dans la nuée et dans la mer, tous ils ont mangé le même aliment spirituel... (I Cor., 10, 1-2).

Paul rappelle donc tout d'abord deux faits : les anciens, qui sont nos pères à nous chrétiens, furent sous la nuée et ils ont traversé la mer. La nuée qui est le signe de la présence et de la protection divine était comparée avec la gloire ou la Shekhina : mieux, identifiée avec elle. Dans la tradition chrétienne, et dans notre texte notamment, elle est rapprochée de l'Esprit qui fait de l'Eglise le Temple de Dieu. Mais cette action de l'Esprit se relie au baptême : Paul en voit le signe dans le passage de la Mer, et il accentue le symbolisme en utilisant une tradition rabbinique selon laquelle le peuple était passé sous un tunnel, enveloppé de partout par les eaux. Enfin ce baptême se fit « *eis Môusên* », en Moïse : cette formule ne peut se comprendre qu'en fonction de la phraséologie chrétienne de Paul. Elle

indique le fait que le baptême relie à une personnalité qui domine l'événement. Moïse, qui est dès lors le type du Christ, domine et oriente les événements de l'Exode, comme dans la phase définitive tout se reliera au Christ Seigneur, en vertu même de son sacrifice. Le rite baptismal consacre et dévoue au Christ, mais il est surtout important de noter qu'il s'agit ici du peuple élu comme tel, de nos pères. Il s'agit bel et bien d'un acte collectif de passage et de sanctification, qui amène au jour et à la liberté en Dieu le peuple asservi et captif. Ainsi l'Eglise naît-elle par le passage de l'humanité à travers les eaux du baptême tandis qu'intervient la puissance de l'Esprit. Et tout cela s'opère en fonction du Seigneur de l'Eglise, le Christ Jésus. Enfin, le peuple ainsi constitué va poursuivre une route où Dieu le guide et au terme de laquelle il l'attend. Il sera éprouvé mais aussi réconforté par l'Eucharistie, celle-ci est un viatique, mais elle est aussi participation au sacrifice, comme Paul le notera bientôt (I Cor., 10, 16-17). L'Eglise qui naît par le baptême, c'est bien cette assemblée du culte qui vit en présence de Dieu et pour Lui. Ajoutons encore un trait : les sacrements supposent une correspondance indiquée par le réflexif « se baptiser » qui est plus probable, ils ne dispensent pas d'une correspondance continuelle mais au contraire l'appellent et l'exigent. Cet aperçu doctrinal, comme la plupart de ceux où il est question du baptême, se situe d'ailleurs dans un contexte de parénèse, et ceci montre bien que le baptême ne remplace pas tout effort moral.

Le baptême des prosélytes était-il considéré comme une réitération de l'Exode au plan liturgique ? Le fait est que l'entrée dans le peuple d'Israël était considérée comme l'accès à la protection de la Shekhina ; les prosélytes étaient bénéficiaires de la présence, capables de servir Dieu et de le prier. C'était là le privilège de l'*Ekklesia*, qui résumait tous les autres. On y atteint désormais par le baptême au Christ auquel on a donné sa foi. Le peuple de Dieu se constitue par le baptême.

2. Nous voudrions rapprocher de ce texte une autre

formule baptismale à première vue assez différente. Elle se lit dans la même I *Cor.*, au terme d'une mise en garde adressée aux chrétiens. Mais il s'agit cette fois du Royaume de Dieu. Paul utilise donc la vieille expression apocalyptique si chère à la tradition évangélique. « Ne savez-vous pas que les injustes n'auront pas de part au Royaume de Dieu ? » (6, 9). Puis après avoir énuméré cette longue liste de fautes et de vices, il continue : « Et c'est bien ce que vous étiez, quelques-uns, mais vous vous êtes purifiés (*apelousasthe*), mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés par le nom du Seigneur Jésus et par l'Esprit de Dieu » (I *Cor.*, 6, 11).

Il s'agit incontestablement du baptême qui assure une purification : en se baignant dans l'eau du baptême, ils ont exprimé leur volonté de se laver de toute souillure et ce geste symbolique a été appuyé divinement. En fait, ils ont été sanctifiés et déclarés justes : et cela en vertu de Jésus qui a été constitué Seigneur et qui peut accorder à ceux qui se confient à Lui par la réception du baptême, l'Esprit qui est de Dieu. Cet Esprit est la source de toute sainteté. Tel est le Royaume de Dieu, un monde de sainteté : cette dernière conséquence nous amène à l'idée de culte. Le baptême constitue donc le Royaume de Dieu et par le don de la sainteté dispose ses membres au service liturgique du Père. L'Eglise est ce Royaume de prêtres dont parle l'Exode, toute la tradition chrétienne l'a saisi depuis Paul jusqu'à Pierre et jusqu'à l'auteur de l'apocalypse.

#### *La postérité d'Abraham et l'héritage de Dieu.*

Nous avons dit que le Judaïsme avait eu tendance à exalter de plus en plus le patriarche Abraham : c'était l'ancêtre avec lequel tout commençait et le peuple pouvait lire sa propre vocation dans les paroles que Dieu lui avait adressées. De plus, c'est à Abraham que se reliait le rite de la circoncision qui consacrait et exprimait la participation de ses descendants à l'Alliance et aux promesses.

C'est sur ce plan que Paul devait livrer une de ses batailles les plus importantes et dont les conséquences doctrinales ne pourraient guère être minimisées.

1. On sait l'enjeu du débat : tandis que le Judaïsme militant ne cesse de polémiquer et de s'affirmer face à la religion du Christ, les chrétiens eux-mêmes sont attirés vers deux pôles. Ceux qui sont issus, en majorité, pense-t-on, du Judaïsme, adhèrent au Christ comme sauveur mais jugent préférable de conserver l'ensemble des prescriptions de la Loi juive ; ils pensent même que les Gentils venus au Christ doivent eux aussi les recevoir. Cette attitude est rejetée par Paul : à ses yeux le salut dépend uniquement de l'union au Christ Jésus. La controverse va se jouer, pour une part, autour d'Abraham : c'est qu'il est antérieur à la Loi et qu'il fut justifié avant la circoncision qui est un signe et non pas un sacrement agrégeant au peuple. S'il est vrai que le christianisme a remis en pleine lumière l'élection toute gratuite et généreuse de Dieu, il a aussi affirmé l'importance de la foi au Christ et simultanément du baptême comme moyens de salut. C'est dans ce cadre que se situe le débat dont l'épître aux Galates nous apporte l'argument.

Au fond tout se ramène à une seule question : à qui ira l'héritage promis à Abraham ? qui sera le bénéficiaire des promesses divines ? Le Judaïsme répondait : les Juifs de naissance ou, du moins, les circoncis ; les judéo-chrétiens croyaient devoir maintenir, eux aussi, cette dernière exigence. Pour Paul, au contraire, l'héritier, l'authentique lignage (*sperma*) d'Abraham, c'est Jésus-Christ. Lui seul a tout reçu du Père (3, 16) et il peut distribuer ses biens, comme il l'entend. La participation à l'héritage, l'entrée dans la condition filiale, dépend uniquement de l'adhésion à Jésus-Christ comme Sauveur. C'est ce qui s'opère par la foi et le baptême.

« Vous êtes en effet tous fils de Dieu, dans le Christ Jésus, par la foi, car vous tous qui êtes baptisés au Christ, vous avez revêtu le Christ. Il n'y a plus ni Grec ni Juif, ni esclave ni homme libre,

il n'y a plus ni homme ni femme, car vous êtes tous un dans le Christ Jésus. Or, si vous êtes du Christ, vous êtes donc la descendance d'Abraham, héritiers selon la promesse. Or je vous le dis, aussi longtemps que l'héritier est enfant, il ne diffère point d'un esclave, tout en étant le maître de tout ; mais il est soumis à des intendants jusqu'au jour fixé par son père. Nous de même, lorsque nous étions enfants, nous étions en servitude, sous tous les éléments du monde. Mais quand vint la plénitude du temps, Dieu envoya son Fils, né d'une femme, né sous la Loi, afin de racheter ceux qui étaient sous la Loi, pour que nous recevions l'adoption. Et parce que vous êtes ses fils, Dieu a envoyé dans vos cœurs, l'Esprit de son Fils, criant : « Abba, Père ». Ainsi donc tu n'es plus esclave, mais fils ; et si tu es fils, tu es aussi héritier de par Dieu » (*Gal.*, 3, 25 — 4, 7).

Il n'est pas possible de commenter ici ce texte dont on a dit qu'il contient déjà tous les éléments essentiels de la doctrine baptismale de saint Paul<sup>7</sup>. Nous ne l'envisagerons que sous l'angle ecclésial. Nous avons indiqué déjà ce qui fait le cœur de l'argumentation : le Christ seul est l'héritier et il s'associe, comme il le veut, des hommes. Cette union se réalise dans la mesure où l'on croit au Christ et où l'on est uni à Lui par le baptême. C'est ainsi que les chrétiens se trouvent, du même coup, constituer l'authentique descendance d'Abraham (3, 29), celle qui est déjà mise en possession de l'authentique héritage.

Toute l'histoire passée, celle des Gentils, comme celle même d'Israël, ne fut qu'une longue servitude. Les Juifs eux-mêmes, quoique héritiers, étaient sous la Loi, en tutelle. Toutes les promesses portaient sur l'époque messianique, dont le moment restait le secret du Père. Maintenant, tout s'accomplit, et le Fils de Dieu, ayant pris la chair humaine et ses faiblesses, nous a délivrés par sa mort et sa résurrection. A ceux qui seront rattachés à Lui, Il donnera d'avoir part à l'héritage qui lui est remis (4, 6 ; *Rom.*, 8, 17 ; *I Cor.*, 6, 9-11). Ils sont les héritiers légitimes parce qu'ils sont devenus non seulement les fils authentiques d'Abraham (3, 29), mais les fils de Dieu (4, 4). Paul développe ici la notion d'adoption divine : les Galates ont reçu du Christ, par le baptême, l'Esprit qui en les unissant au Fils fait chair et ressuscité, les établit avec lui dans une

condition filiale : c'est dans l'Esprit de Jésus qu'ils peuvent dire : Père, et ce mot situe toute leur prière à un plan inouï. Les prosélytes étaient exclus des prières où il était fait mention des « enfants d'Abraham » car rien ne pouvait leur valoir d'être associés à ce privilège.

Les chrétiens peuvent prier en fonction de leur condition d'enfants du Père. Nous recoupons ainsi ce que nous avons noté a propos de l'Exode : le baptême en introduisant le croyant dans la communauté sainte lui accorde une puissance de prière et de culte proprement divine.

Comment dès lors la circoncision ou l'appartenance à la postérité charnelle d'Abraham ajouteraient-elles un élément à cette admirable condition ? Au contraire c'était là des valeurs qui caractérisaient le temps de l'attente et de la servitude. Tout cela s'efface au temps de la liberté et de la grâce. Et du même coup, c'est une profonde unité qui se noue entre les sauvés : toutes les différences, celles de la race, celle de la condition sociale, celle du sexe, sont dépassées. Tous, quelle que soit leur situation sont unis au même Christ de la même façon, par la foi et le baptême. Nous n'apportons à Dieu que notre pauvreté et notre confiance ; nos différences sont des limites et non des avantages, elles sont résolument dépassées, elles ne comptent plus vraiment. Les chrétiens sont tous, au même titre, enfants de Dieu, enfants d'Abraham, membres du peuple héritier des promesses. Ils sont des frères, ils sont tous un dans le Christ.

Ainsi le baptême qui vient à la rencontre de la foi, opère simultanément leur réunion personnelle au Christ et leur insertion au sein de la communauté où une vie de charité fraternelle va s'épanouir normalement. Telle est l'œuvre de l'Esprit de Jésus qui anime leur prière et leur charité. Le même thème est repris de façon explicite dans l'épître à Tite (3, 5).

2. On pourrait se demander si, dans la mentalité de Paul, le baptême ne vient pas remplacer la *circoncision*.

Certains auteurs l'ont cru, d'autres l'ont nié énergiquement<sup>8</sup>.

La question appelle un traitement nuancé. Il nous paraît que le baptême ne peut absolument pas être considéré comme une transposition de la circoncision : il se situe plutôt au plan de la naissance des enfants de Dieu. La circoncision comme Paul le rappelle (*Rom.*, 4, 11), est un signe, le mémorial de l'Alliance, non pas ce qui la constitue (*Gen.*, 17, 9-14). La circoncision est devenue le symbole de l'économie juive et cette économie est désormais dépassée : bien plus, continuer à y adhérer est coupable. Paul ne peut que la rejeter et il aboutit à des formules violentes et sarcastiques. Les Juifs se confient à une chose très matérielle, faite de main d'homme, comme les idôles païennes dont ils se moquent (*Eph.*, 2, 11 ; *Col.*, 2, 11). Ils se confient à la chair (*Phil.*, 3, 3). Reprenant une ligne de pensée ancienne, il va lui opposer l'authentique circoncision qui est dans le cœur et dont Abraham est le père (*Rom.*, 2, 29 ; 4, 12).

Ce n'est que plus tard que, la controverse étant passée, Paul reprendra hardiment le symbolisme et donnera au vieux rite israélite une sorte d'achèvement chrétien. Le texte le plus net se trouve dans *Col.*, 2, 11-12 :

Dans le Christ « vous avez reçu la circoncision, non une circoncision faite de main d'homme, mais celle qui consiste dans l'entier dépouillement (*apekduisis*) du corps de chair, la circoncision du Christ. Avec lui, par le baptême, plongés dans le tombeau, avec lui encore ressuscités par la foi en la puissance de Dieu qui l'a ressuscité des morts. Vous étiez morts par suite de vos péchés et de l'incirconcision de votre chair, il vous a fait revivre avec lui... ».

On reconnaît tout d'abord la valeur de l'ancien rite, au temps de l'ancienne économie : les Colossiens païens étaient privés de la vie authentique à cause de leurs péchés et de l'incirconcision de leur chair. La circoncision ancienne n'étant cependant elle-même qu'un symbole ou un type : elle ne réalisait pas pleinement cette dénudation, ce complet dépouillement du corps de chair qu'elle était supposée symboliser. Pour qu'un tel passage s'opérât, il fallut le Christ-Jésus. C'est en Jésus crucifié que l'un d'entre nous

passé à la vie nouvelle en Dieu. C'est lui qui le premier a dépouillé le corps de chair et les servitudes qui l'affectent (*Col.*, 2, 14-15). C'est en lui que s'opère, en quelque sorte, en vérité, ce que la circoncision annonçait et ébauchait. Le baptême, associant chaque croyant à la mort et à la résurrection de Jésus, lui accorde, si l'on veut, de participer à cette authentique circoncision, en le dépouillant vraiment de sa faiblesse humaine pour le faire vivre en Dieu, pour le revêtir du Christ pourrait-on dire (*Col.*, 3, 9-10). Et l'auteur de cette œuvre ce n'est plus un homme, mais Dieu lui-même.

3. C'est dans le même sens que nous comprenons l'apparition de la formule « *sphragis* ». Le mot signifie sceau et aussi l'empreinte qu'il imprime. Paul l'utilise plusieurs fois et son usage a donné lieu à maintes discussions. Il semble acquis que le mot doit être mis en relation avec le baptême, du moins dans la majorité des textes<sup>9</sup>. Soit le texte de *Eph.*, 1, 13, qui achève un exposé du mystère de salut qui actuellement se réalise. Le Christ, en vertu de sa croix et de sa résurrection, ramène toutes choses à l'unité, et tout d'abord les deux peuples juif (nous) et païen (vous). Il évoque notamment l'histoire des païens devenus chrétiens : « Et c'est en lui que vous aussi, après avoir entendu la Parole de la vérité, l'Évangile de votre salut, vous avez cru et vous avez reçu le sceau de l'Esprit promis, l'Esprit-Saint, ces arrhes de notre héritage... » (*Eph.*, 1, 13-14). Les Juifs et les Gentils sont donc réunis dans une condition identique ; ils constituent ensemble la famille d'Abraham qui est assurée de posséder l'héritage promis. Bien plus, ils en possèdent déjà la part essentielle, l'Esprit Saint. Celui-ci leur fut donné en vertu de l'initiation chrétienne : ils ont cru à l'évangile du salut, à cette promesse à laquelle Dieu sera fidèle, à cette parole de vérité (= fidélité) ; et par ailleurs ils ont reçu le baptême qui leur a donné l'Esprit. C'est celui qui constitue cette empreinte qui fait d'eux des héritiers d'Abraham, de Dieu. Paul considèrerait, nous le savons, la circoncision comme un sceau qui témoigne de

la justice et prépare à recevoir l'héritage (*Rom.*, 4, 11). Le contexte littéraire est identique : il suffit de noter que la transposition, retardée par la controverse, est maintenant un fait accompli. La reprise, en passant, du même thème en *Eph.*, 4, 30, montre qu'il était devenu habituel chez l'apôtre. Il se peut qu'il lui ait été d'abord suggéré par son expérience apostolique<sup>10</sup>, mais nous pouvons tenir pour acquis qu'il est intégré dans la théologie du peuple de Dieu, famille et héritier d'Abraham.

*La nouvelle création et l'homme nouveau.*

Enfin, on voit s'ébaucher, un thème qui débordant celui du peuple de Dieu, lui donne cependant ses dimensions définitives. On sait comment Paul a opposé et comparé le Christ et Adam (*Rom.*, 5, 12-20 ; *I Cor.*, 15, 20-22. 45-49) : dépassant ainsi les divisions naturelles, il considère alors l'ensemble de l'humanité qui reliée à Adam devait passer sous la mouvance du Christ qui l'assume et la sauve. Ce thème qui joue en sourdine dans les grandes épîtres va aboutir à quelques grands aperçus dans les épîtres de la captivité. Il se présente sous deux formes connexes, celle de l'homme nouveau qui s'oppose à l'homme ancien ou encore de l'homme psychique opposé au « spirituel » d'abord, celle de la nouvelle création qui s'oppose aux choses anciennes. Ici encore le baptême apparaîtra comme le constitutif de cette humanité nouvelle.

LE BAPTEME ET LA FORMATION DU CORPS DU CHRIST.

L'Eglise du Christ se situe dans le sillage du peuple d'Israël, mais elle est déjà le peuple messianique : s'il y a continuité il y a surtout dépassement, accomplissement, une plénitude commencée et qui ne demande désormais qu'à s'achever. C'est pourquoi nous avons vu saint Paul reprendre hardiment les thèmes les plus chers à la tradition juive : l'Eglise est le vrai peuple de l'Exode, la véritable postérité d'Abraham. Mais toutes ces réalités sont vécues à un niveau extraordinaire que l'espérance d'Israël avait

à peine entrevu : le don de l'Esprit divin caractérise l'âge messianique, il est accordé en abondance à la communauté, il l'a constituée et lui donne finalement ses caractéristiques essentielles. C'est pourquoi, Paul, non content de transposer les formules traditionnelles en les affectant d'un exposant « spirituel », fut conduit vers des représentations nouvelles. Ici aussi nous retrouvons des allusions au baptême que nous devons considérer avec soin.

1. On sait que la doctrine concernant le corps du Christ s'est très vraisemblablement développée par étapes. Or, nous trouvons dès le début, en relation avec elle, une allusion fort nette au baptême (I *Cor.*, 12, 12-15). Rappelons tout d'abord le contexte. Le but de Paul est parénétiqque : il se trouve devant une communauté grecque où l'estime exagérée pour certains charismes de gnose a mené à des excès inquiétants. Paul craint notamment une conception intellectuelle et individualiste qui ouvrirait la porte à tous les égoïsmes. Il rappelle que les charismes sont tous le fait du même Esprit comme du même Seigneur et du même Père (12, 4-6) et qu'ils sont tous destinés au bien de l'ensemble de la communauté : ils ne sont que dons et ils sont donnés en vue des autres. Et l'apôtre d'appuyer son affirmation en reprenant le vieil apologue hellénistique du corps et des membres : *la société humaine est formée d'hommes qui apportent leurs capacités et leurs faiblesses ; chacun doit jouer son rôle au service des autres dont il reçoit d'ailleurs tant.* L'argument est repris et adapté en fonction de l'expérience chrétienne : la communauté de Corinthe est donc comme un corps ; chaque membre reçoit des charismes en vue de l'ensemble et non pour son usage personnel exclusif ni pour affirmer sa supériorité. Dans l'Eglise tout est don et tout est service.

Paul est donc conduit, tout normalement vers une formule promise à de grands développements : l'Eglise est un corps du Christ et les chrétiens en sont les membres. Mais dès ce moment sa réflexion religieuse lui permettait de dépasser cette simple comparaison. Il sait que l'union person-

nelle du chrétien à son Seigneur ressuscité se réalise par le don de l'Esprit même de Jésus de telle sorte que l'on peut dire, en un certain sens, qu'il est un avec lui, qu'il est comme un membre du Christ (I Cor., 6, 15). S'il est vrai que celui qui s'unit à la courtisane ne fait qu'une seule entité, un seul corps, avec elle, de même on peut dire que le chrétien uni à son Seigneur ne fait avec lui qu'un seul esprit (I Cor., 6, 16-17) : seule la crudité de la comparaison l'empêche de dire, ici, un seul corps, mais la formule est proche. Il suffira sans doute de trouver un autre cadre littéraire. C'est ce qui se produit précisément en I Cor., 12, 12-13 et dans un texte où il est question du baptême.

Car, de même que le corps est un et possède beaucoup de membres, et que tous les membres du corps, pour nombreux qu'ils soient, ne sont qu'un seul corps, de même le Christ... Car de même, de par un seul esprit, nous avons été baptisés en un seul corps, et les Juifs et les Grecs, et les esclaves et les hommes libres, et tous nous avons été abreuvés d'un même esprit.

Ce texte important est d'interprétation délicate. On nous excusera de ne pouvoir entrer dans les détails et d'indiquer seulement les grandes lignes d'interprétation, aucune solution de détail n'ayant jusqu'ici donné entière satisfaction. Deux difficultés importantes nous guettent : le sens du mot Christ et celui du mot corps au v. 13 ; ajoutons un problème secondaire à propos du verbe « *epotisthêmen* », que nous ne pouvons entièrement négliger.

Le verset 12 nous présente une comparaison dont le second terme tient en un mot et dans une idée qui est développée au v. 13. Notons-le immédiatement, cette faiblesse littéraire est significative. Paul n'a pas voulu transposer minutieusement sa comparaison, démarquant pas à pas chaque élément. Il y aura là, probablement, un certain changement de plan. Le fait est que la comparaison pouvait normalement se développer selon deux directions : ou bien on personnifie le corps qui possède des membres ou bien on le considère comme constitué par eux, comme le résultat de leur amalgame. Nous pensons que Paul amorça la pre-

mière comparaison : ainsi le Christ personnel possède de nombreux membres qu'il ramène à l'unité ; ceci est simple et ne fait que reprendre la doctrine de *I Cor.*, 6, 15-18. Mais faut-il aller plus loin et dire que le Christ est composé par les membres et devient, en quelque sorte, la somme de ses membres, qu'il s'agit en quelque sorte d'un Christ collectif composé et du Seigneur ressuscité et des chrétiens ? Certains Pères de l'Eglise le diront sans difficulté et saint Augustin parle notamment du Christ total. Mais, Paul, en ce moment, recule devant une telle expression : pour lui le Christ est le Christ personnel, celui qui a souffert et qui est actuellement ressuscité, son Seigneur et celui de l'Eglise. Certes, le développement ultérieur est légitime, mais il ne correspond pas à l'optique paulinienne qui est, sur ce point, concrète et personnelle.

C'est donc au v. 13 que l'on trouvera l'idée que Paul veut suggérer à partir, ou mieux en regard, de l'apologue grec. Ainsi, les chrétiens qui ont tous reçu du Christ le même esprit forment une unité : certes ils sont différents selon la nature, et la condition sociale, Juifs et Grecs, esclaves et hommes libres, mais tout cela est dépassé par le don de l'Esprit divin, du même Esprit accordé à tous. L'idée dominante est évidemment ici celle de l'unité : tous ont reçu du Christ le même Esprit qui les renouvelle et les hisse à un niveau d'existence en Dieu, à cette vie qui n'est pas seulement avec le Christ mais, pour ainsi dire, en lui. Et ils sont du même coup unis les uns aux autres : vivant du même esprit et unis personnellement au même Seigneur, ils constituent vraiment, selon l'apologue un corps. Et voici le développement de la comparaison amorcé : il faudra qu'au sein de la communauté chacun vive en fonction des autres, qu'il n'y ait ni égoïsme, ni tendance à s'isoler pour jouir de ses dons, que tous prennent part aux joies et aux peines de tous, de la communauté. « Vous êtes un corps du Christ, vous les membres les uns des autres » (12,27). Tel est le sens général de la comparaison : nous pouvons maintenant revenir au v. 13.

C'est par le baptême qu'ils ont reçu l'esprit qui les unit : mais Paul ajoute qu'ils ont été baptisés à un seul corps (*eis en sôma*). Le sens le plus simple est évidemment le suivant : par le baptême et l'action de l'esprit ces hommes si divers sont devenus un corps. C'est le sens des anciens et de la plupart des modernes. Il nous semble préférable : le baptême est donc un sacrement qui engendre l'Eglise, qui fait de cette multitude d'hommes si divers un seul corps animé par un seul esprit et qui appartient au Christ qui est la source de l'Esprit (II *Cor.*, 3, 16-18 ; *Rom.*, 1,4). Nous dépassons ainsi les vues précédentes et l'acte baptismal apparaît bien comme l'acte par lequel se forme et se structure le corps du Christ<sup>12</sup>.

Il reste à éclaircir la signification du dernier membre de phrase ; on le traduit normalement : « et tous nous fûmes abreuvés par un seul esprit ». Les commentateurs se partagent : les uns pensent au baptême, d'autres à l'Eucharistie, quelques-uns croient même pouvoir retrouver la confirmation. L'usage de l'aoriste conseille de retrouver ici un événement accompli une fois pour toutes et qui est normalement le baptême : nous aurions ici une formule qui vient doubler la première en insistant sur l'aspect le plus important, à savoir le don du même esprit à tous. Faut-il rappeler que le thème de l'eau qui permet de vivre est utilisé fréquemment dans l'Ancien Testament pour désigner symboliquement les biens messianiques, (*Is.*, 12, 3 ; 55, 1 ; *Jer.*, 2, 13). Il est dit de la Sagesse : « Elle le nourrira du pain de l'intelligence et lui donnera à boire (*potisei*) l'eau de sagesse » (*Eccli.*, 15, 3). On parle aussi d'être abreuvé par l'Esprit (*Is.*, 32, 15 ; 29, 10 ; *Joël*, 3, 1s. ; *Zach.*, 12, 10 ; *Ez.*, 17, 7 ; 32, 6). C'est au baptême que les chrétiens ont été abreuvés par l'Esprit. Comme le note fort justement R. Schnackenburg, Paul a tendance à insister davantage sur le fruit du sacrement que sur le rite qui nous l'apporte : sa mentalité réaliste et concrète le porte directement à l'essentiel. Ce qui explique qu'il parle relativement peu des rites eux-mêmes, pour s'attacher le plus souvent à la

vie nouvelle dans l'esprit<sup>13</sup>.

Malgré les difficultés d'interprétation et les hésitations légitimes, il nous semble que notre texte apporte un élément précieux. C'est un fait que l'élaboration de la théologie de l'Eglise comme corps du Christ va connaître encore d'admirables développements et il est vrai aussi que ces développements théologiques marquent un pas en avant dans l'intelligence du mystère de l'Eglise. Il est d'autant plus important de noter la place que, spontanément, Paul attribue au baptême. Il n'est pas seulement un instrument d'agrégation au peuple de Dieu, il est aussi un authentique sacrement qui en donnant au croyant l'Esprit du Christ, forme ou édifie le corps du Christ qu'est l'Eglise. Les développements du thème dans les épîtres de la captivité, ne font pas mention explicitement du baptême, mais nous en savons assez pour entrevoir quelle place il trouverait dans un exposé complet de cette théologie.

2. On sait comment les épîtres de la captivité nous mènent jusqu'aux sommets de la doctrine de l'Apôtre. Elles se caractérisent par une vue élargie et très unifiée du mystère de Dieu. Paul a de plus en plus contemplé l'extraordinaire personnalité du Christ-Jésus, exprimant de plus en plus nettement et le fait de sa divinité et l'éminence de sa condition glorieuse, à la droite du Père. Dans le même moment il l'atteint comme le Seigneur de l'Eglise et par elle, des univers : en fonction de Lui tout s'unifie et est ramené au Père. C'est ainsi que la doctrine de l'Eglise universelle comme corps du Christ va atteindre, chez lui, son expression définitive : le Christ a reçu de par sa résurrection et son exaltation, une plénitude de vertu spirituelle et divine dont son humanité est le réceptacle : « C'est en lui qu'habite corporellement la plénitude de la divinité » (Col., 2, 9). Et cette plénitude qui réside en son corps il va la communiquer à l'Eglise : celle-ci sera, en quelque sorte, identifiée mystiquement à l'humanité du Christ ressuscité ; elle sera son corps qui reçoit toute vie de lui. Il est, en ce sens, la tête de son corps qui est l'Eglise, Elle est

« le plérôme même de celui qui remplit absolument tout » (*Eph.*, 1, 23).

Mais il est d'autres formules qui suggèrent elles aussi cette union extraordinaire qui relie le Christ et son Eglise, et notamment celle des épousailles. Elle remonte aux premiers prophètes : le peuple est comme une épouse que Yahvé s'est choisie, autrefois au désert ; il l'a aimée et comblée de biens ; elle fut infidèle mais l'amour divin fut le plus fort et, l'ayant ramenée à lui, il la purifia et en fit à nouveau son épouse (*Os.*, 2-3 ; *Ez.*, 16 ; *Jer.*, 2-4 ; 31 ; *Cant.*). Ce thème familier aux Rabbins, avait été utilisé à mainte reprise dans le Nouveau Testament et notamment par saint Paul (*II Cor.*, 11, 2). Pour lui aussi l'Eglise est l'épouse du Christ parce qu'elle est l'Israël nouveau. Mais, dans l'épître aux Ephésiens on assiste à un singulier déploiement du thème. L'occasion en est fournie par une formule de *Gen.*, 2, 24 : « ils seront deux en une seule chair », en un seul corps. On a donc un point de contact littéraire avec la doctrine de l'Eglise comme corps du Christ, et Paul va s'engager sur cette voie (*Eph.*, 5, 22-33). Nous n'avons à retenir ici qu'un passage important pour notre sujet :

Maris, aimez vos femmes, comme le Christ a aimé l'Eglise et s'est livré pour elle, afin de la sanctifier, la purifiant par le bain d'eau qu'une parole accompagne, afin de se la présenter cette Eglise, toute glorieuse, sans tache ni ride ni rien de tel, mais sainte et immaculée » (*Eph.*, 5, 25-27).

Dans la réalisation du Mystère de Dieu, le grand œuvre est le fait du Christ. Tout procède de son amour pour l'Eglise ; il s'est donné pour elle afin de la constituer sainte, pure et sans tâche, prête à cette union si intime que nous avons décrite. L'Eglise c'est le peuple d'Israël infidèle, c'est, plus largement l'humanité pécheresse que Paul appelle, dans un autre contexte littéraire, l'homme ancien. Il fallait purifier cette communauté de ses fautes et positivement la sanctifier, la faire participer à cette qualité proprement divine qui lui permettra d'entrer dans la communion du Christ et d'aller avec Lui et en Lui au Père.

Il fallait la débarrasser de toute tache ou ride, du péché, pour la rendre capable du vrai culte divin, « sainte et immaculée »<sup>14</sup>.

C'est donc le sacrifice du Christ qui fonde et permet cette purification et cette sanctification de la communauté. Mais cela s'opère concrètement par le baptême qui est décrit ici fort nettement. Il s'agit d'un « bain d'eau » (*loutron tou udatos*). Cette expression est unique dans saint Paul, mais on peut immédiatement la rapprocher de celle de I Cor., 6, 11. Le baptême, c'est un aspect essentiel, est un rite qui représente et réalise une purification des péchés et accorde positivement une participation à la sainteté divine. Faut-il voir ici une allusion au bain nuptial qui précédait le mariage dans certains milieux grecs<sup>15</sup> ? Ne vaut-il pas mieux y trouver un souvenir d'un détail de l'allégorie développée par Ezéchiel (16, 4.9) ? Cette dernière solution nous plairait davantage. Toujours est-il que le peuple tout entier est introduit dans une sphère nouvelle, celle de la sainteté et de la communion avec le Christ, par le baptême d'eau qui reçoit son efficacité d'une parole chargée d'une force divine<sup>16</sup>.

Ce texte apporte donc une sorte d'achèvement à la doctrine que nous avons considérée tout au long de cette étude. Le baptême est donné par le Christ, il tire son efficacité de son amour puissant qui le conduisit jusqu'au don sans réserve de la croix auquel le Père répondit par le don de la Résurrection, une plénitude de force divine et de sainteté qui l'introduisit, comme homme, dans la glorieuse communion du Père, « assis à la droite dans les cieux » (*Eph.*, 1, 20). C'est là qu'il va mener le peuple qu'il s'est acquis, l'humanité qu'il a rachetée. Celle-ci va passer, comme telle, par le baptême à un état de pureté et de sainteté qui trouvera son achèvement dans la gloire du dernier jour (*Col.*, 1, 27). C'est par le baptême que le Christ constitue l'Eglise, fait passer l'humanité en l'Eglise, l'adapte à la communion avec Lui et partant, avec le Père (*Eph.*, 2, 18). Certes, cette action s'opère par les apôtres

et ceux qui agissent au nom de l'Eglise, mais elle est, au premier chef, l'œuvre du Christ mort et ressuscité. Ainsi le baptême nous est apparu de plus en plus nettement comme un geste puissant qui constitue l'Eglise. Certes il est essentiellement un acte du Christ Seigneur et qui nous unit personnellement au Christ. Mais là où est le Christ, là est l'Eglise et c'est en entrant concrètement dans l'Eglise qu'on le rejoint. Le Christ agit par l'Eglise et c'est en son nom qu'elle donne le baptême, posant des gestes symboliques auxquels Il donne une force divine. Et tout cela afin de réunir les hommes dans cette grande famille fraternelle dont l'Esprit de charité est l'âme et le lien. Le baptême est le grand geste d'amour du Christ qui réalise son Eglise et veut la mener avec lui au Père. Il est donc aussi le grand geste qui fait la paix, qui réunit les hommes par delà toutes les différences que le péché avait introduites, dans l'unité de l'Esprit de charité et dans la communion du Seigneur et du Père. « Supportez-vous par la charité les uns les autres ; appliquez-vous à conserver l'unité d'esprit par le lien de la paix. Il n'y a qu'un corps et qu'un Esprit, puisqu'aussi bien vous avez été appelés par votre vocation, à une seule espérance. Il n'y a qu'un Seigneur et Père de tous, qui est au-dessus de tous, qui agit en tous, qui est en tous. » (*Eph.*, 4, 2-6).

Malines.

Jean GIBLET.

---

NOTES

1. J. SCHMITT, *Baptême et communauté d'après la primitive pensée apostolique*, dans *La Maison-Dieu* n° 32, 1952, pp. 53-73.

2. G. A. DANELL, *The idea of God's people in the Bible*, dans *The Root of the Vine. Essays in Biblical Theology...* Londres, 1953, pp. 23-36 ; J. BONSIRVEN, *Le Judaïsme palestinien au temps de Jésus-Christ*, Paris, 1935, t. I, pp. 18 ss ; 72-110.

3. J. BONDIRVEN, *op. cit.*, t. I, pp. 18-19.
4. H. ROWLEY, *The biblical doctrine of Election*, Londres, 1950 ; J. BONDIRVEN, *op. cit.*, p. 33.
5. L. CERFAUX, *La théologie de l'Eglise suivant saint Paul*, Paris, 1942, pp. 10 ss. L'esquisse qui va suivre dépend de cet ouvrage important.
6. Voir surtout I *Pet.*, 2, 4 où le thème est lié au baptême.
7. A. GRAIL, *Le baptême dans l'épître aux Galates*, dans la *Revue Biblique*, t. LVIII 1951, pp. 503-520 ; H. SCHLIER, *Der Brief an die Galater*, Gottingen, 1951, pp. 126 ss.
8. CALVIN, LEENHARDT, CULLMANN inclinent en ce sens ; voir par contre H. ROWLEY, *The unity of the Bible*, Londres, 1953, pp. 115 ss.
9. F. J. DOLGER, *Sphragis*, Paderborn, 1911, pp. 149-171 ; R. SCHNACKENBURG, *Das Heilsgeschehen bei der Taufe nach dem Apostel Paulus*, München, 1950, pp. 81-85. On peut citer dans la première littérature chrétienne II *Clem.*, 7, 6 ; 8, 6 ; Hermas s. VIII, 6, 3 ; IX, 16, 3, 4. 5. 7 ; 17, 4.
10. II *Cor.*, 1, 20-22 selon R. SCHNACKENBURG, *in loco*.
11. La plupart des auteurs catholiques acceptent sans difficulté le sens collectif, notamment ALLO, MERSCH, PRAT, WIKENHAUSER ; la réaction de L. CERFAUX, *La théologie de l'Eglise...*, p. 218 n. 1 a été suivie par HUBY, W. GOOSSENS, *l'Eglise corps du Christ d'après saint Paul*, Paris, 1949 ; J. HAVET, *Christ collectif ou Christ individuel en I Cor.*, 12, 12, dans *Ephemerides theologicæ lovanienses*, t. XXIII, 1947, pp. 499-520.
12. Nous croyons devoir nous séparer ici de l'interprétation de L. CERFAUX, *op. cit.* pp. 219-220, qui voit ici le corps du Christ personnel, le corps immolé et rapproche de *Rom.*, 6, 4-6. Les arguments littéraires apportés ne semblent pas imposer cette solution intéressante certes, mais un peu trop compliquée à notre sens.
13. R. SCHNACKENBURG, *Das Heilsgeschehen bei der Taufe nach Apostel Paulus*, München, 1950, pp. 78-80. 85-86.
14. Cf. E. HAUPT, *Die Gefangenschaftsbriefe*, Göttingen, 1902, pp. 212-214 ; T. ABBOTT, *Epistles to the Ephesians and to the Colossians*, Edinburgh, 1897.
15. O. CASEL, *Die Taufe als Brautbad der Kirche*, dans *Jahrbuch für Liturgiewissenschaft*, t. V, 1925 p. 144 ; J. ROBILLIARD, *Le symbolisme du mariage selon saint Paul*, dans *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 1932, pp. 242-247.
16. Le choix du mot *rhéma* et l'absence d'article excluent l'hypothèse d'une allusion à l'Evangile. Il s'agit d'une parole divine qui donne sa portée au rite.